

L'ÉMIGRATION DES VERRIERS D'ALTARE ENTRE LE XV^e ET LE XVIII^e S. ET SON INFLUENCE SUR L'ÉVOLUTION DE LA VERRERIE EN FRANCE

Anselmo Mallarini

Istituto per lo studio del Vetro e dell'Arte Vetraria Altare

Origines de la verrerie à Altare

L'art du verre a ses origines à Altare, très probablement vers le milieu du XII^e siècle. Selon une ancienne tradition locale, en partie étayée par la documentation qui nous est parvenue, il y aurait été introduit par quelques artisans originaires de Normandie et appelés à Altare par une communauté de bénédictins français (1), qui s'étaient installés là vers 1130 (Piroto 1931, p. 18).

Deux actes notariés enregistrés à Savone en 1173 et 1178 semblent confirmer cette hypothèse. On y mentionne en effet, respectivement, un certain Nicola *vitrearius* et un certain Pietro *vitrearius* (2) dont le rôle est presque sûrement lié à la nouvelle réalité productive d'Altare.

La situation géographique du petit bourg ligure proche du port de Savone et, en même temps situé dans une zone boisée, constituait des conditions favorables pour l'exercice de l'activité « verrière » qui, au cours des siècles successifs, connaîtra un développement toujours croissant.

On peut supposer qu'à partir du milieu du XIII^e siècle, pour des travaux saisonniers, des ouvriers d'Altare se sont déplacés périodiquement sur Gênes et ses environs où la présence de verriers toscans et vénitiens est documentée. L'admission successive de quelques-unes de ces familles d'artisans dans la corporation d'Altare apportera aux maîtres ligures de nouvelles technologies de travail et une ouverture qui leur permettra d'exporter le style italien dans toute l'Europe (Buffa 1897, p. 19). C'est justement au cours du XV^e siècle que la croissance diffuse de l'industrie du verre et de son marché provoque les premières migrations définitives dans l'Italie du Nord et, à l'étranger, surtout vers la France.

Les premières migrations altaristes en Provence (XV^e s.)

Comme on l'a fait observer (Bellanger 1988, p. 468), les verriers provençaux semblent presque tous, à cette époque, originaires d'Altare, avec une

présence attestée de 127 personnes, pour la période qui va de 1425 à 1552.

Le rôle le plus important fut joué par la famille Ferro qui, au cours des siècles successifs, a dirigé une grande partie des verreries établies en Provence. D'importantes dynasties de verriers français se formèrent dans leurs fabriques, définies par H. Schuermans (1893, p. 207) comme « une pépinière de gentilshommes verriers ».

Vers 1443, les frères Antonio et Giovanni Massari fondent une verrerie à Pourcieux (Var). Benedetto Ferro, qui opère à Goult près d'Apt (Vaucluse), est probablement associé à cette initiative (3). Ce type d'industrie a été particulièrement favorisé par le roi René I^{er}, duc d'Anjou et comte de Provence, « en considération de la gentillesse et noblesse qui est en l'ouvrage de verrerie - avait-il eu l'occasion d'affirmer - et que aussi c'est le bien du pays et de la chose publique ». A Goult, à côté d'une production d'ordre utilitaire, on ne négligeait pas celle d'objets aux fonctions purement esthétiques et inspirée des techniques décoratives vénitiennes. De cette fabrique provenaient en effet les verres « moult bien variolés et bien peints » que René I^{er} envoya à son neveu Louis XI ; ainsi qu'« un petit cor de verre esmaillé » (dont il est fait mention dans un inventaire du mobilier de René d'Anjou) et un célèbre calice, qui lui avait été donné par les Ferro, avec des représentations en émail de caractère sacré (Reboul, 1876, p. 311).

Benedetto Ferro avait épousé à Apt Mariette Massel (Massari), sœur des déjà nommés Antonio et Giovanni. De cette union naquirent à Goult, Nicolas, Jean et Galiot. Vers la fin du XV^e siècle, Jean s'établit dans le Dauphiné, créant une verrerie à Salles et dans la même région, ses descendants, dont quelques-uns retournèrent par la suite en Provence, en créèrent d'autres (4). Nicolas, l'aîné, obtint en 1476, de René I^{er} le titre de « verrier du roi », et avec les artisans qui travaillaient avec lui, l'exemption de tout impôt. Cette tendance vers une politique mercantiliste sera suivie par d'autres souverains français et la famille Ferro (de Ferry) aura la confirmation de ses propres immunités en obtenant en 1673, l'inscription à l'Armorial de Provence.

Pendant la deuxième moitié du XV^e siècle, des membres d'une autre famille d'Altare, la famille Bormioli, auraient opéré dans le Languedoc (Hennezel 1933, p. 347). D'ici et de la Provence, un grand nombre de verriers se répandit successivement dans les autres contrées de la France.

A Lyon (XVI^e s.)

Les meilleures perspectives de rétributions qui s'offrent à l'étranger intensifient le flux migratoire des Altaristes : en 1511, des privilèges particuliers leur étaient accordés à Lyon où, à partir de 1550, opèrent des Buzzone et depuis 1566 un certain Giovanni Ferro que nous retrouverons encore à Nevers et en Bretagne. Des lettres patentes furent ensuite délivrées (1576) à Marco Buzzone et à Cristoforo Marini, « gentilshommes verriers résidents, domiciliés en ce royaume de France » et, toujours à Lyon, l'adoption de mesures analogues est aussi certifiée (1582) en faveur de Giulio Bormioli et Giacomo Saroldi (Boutillier 1885, p. 11).

La production de cette époque (à Lyon) est de grande qualité – a observé à ce propos J. Bellanger (1988, p. 186) – les Altaristes ont un monopole de fait depuis 1511 et ils produisent à la façon de Venise, de nombreuses pièces dont des verres émaillés. Au cours du XVII^e siècle, comme le rappelle le même auteur, il semble que presque toute la production soit restée entre les mains des Italiens et que cette tendance stylistique n'ait pas changé.

« Monopole de la Loire » (XVII^e s.)

Giacomo Saroldi, Giovanni Ferro, Vincenzo Ponta et Sebastiano Berteluzzi entre 1582 et 1584 se transfèrent de Lyon à Nevers et obtiennent un monopole sur un rayon de 20 lieues. La ville, capitale d'un duché sujet des Gonzague, seigneurs de Mantoue et du Monferrat (5), deviendra avec Orléans le plus illustre centre de production « verrière » créé en France par les gens d'Altare. A ces quatre verriers étaient associés Agostino Conrado d'Albisola (6) et Pierre Perthuis de Nevers, maîtres dans l'art de la céramique (7). Une fois la société dissoute (1588), la production de céramiques continuera à être conduite par Conrado, alors que le groupe d'Altare sous la direction de Giacomo Saroldi, de son frère Vincenzo et de son neveu Orazio Ponta, garde la responsabilité de la fabrique locale ainsi que celle de Lyon.

Il faut également rappeler, qu'entre 1565 et 1577, des maîtres italiens (auxquels vont bientôt succéder les Français) avaient introduit à Nevers une production spéciale de petites figures

émaillées qui sera connue plus tard, dans tout le monde, comme « verre filé de Nevers ». La verrerie, outre les fournitures de matière première aux émailleurs de la ville, effectuait aussi dans ce domaine sa propre fabrication. Vincenzo Saroldi, en mai 1600, fut en effet autorisé à s'établir à Paris, Orléans, Rouen, Caen, Angers, Poitiers, Bordeaux, Toulouse, Lyon, Marseille, « pour y faire toutes sortes d'ouvrages de verre (...) sans brûler bois ou charbon » (Gerspach 1885, p. 200). La clause relative à l'emploi du combustible laisse supposer qu'il s'agissait exclusivement de travaux d'émaillage « à la lampe ».

A propos des caractères plus particuliers de la production altariste à Nevers, P.V. Palma-Cayet à l'époque remarquait : « Le Duc en sa maison de Nevers avait fait recommencer le dit artifice de verrerie de cristal à la façon de Venise, non seulement pour les verres de cristal, mais pour les couleurs de topaze, esmeraudes, jacinthes, aigues marines et autres jolivetes qui approchent du propre naturel des pièces vraies orientales » (Barrelet, 1953, p. 91).

Au cours du XVII^e siècle une autre spécialité typique de ces fournaies sera la production d'objets en verre « agathisé » (« cassidoine », « jaspé »), c'est-à-dire en pâte opaque avec des jaspures polychromes, mais nous voyons que déjà en 1597 Henri IV, en autorisant Giacomo et Vincenzo Saroldi ainsi qu'Orazio Ponta à établir une fabrique à Melun (8), reconnaissait la réputation acquise par leurs verreries de Lyon et Nevers : « Nos chers bien amez Jacques et Vincent Sarrode frères et Horace Ponté, leur neveu – lit-on dans les lettres patentes – gentilshommes en l'art et science de verrerie (...) ayant cy-devant et depuis longtemps tenu les fourneaux de verrerie de cristal dans nos villes de Lyon et Nevers, ont acquis telle réputation en la perfection de leurs ouvraiges que la plus part des verres dudit cristal desquels l'on c'est servi en nostre court et suite et par tout nostre royaume ont esté apportez des dictes villes » (Boutillier 1885, p. 17-18). Les quarante premières années du XVII^e siècle constituent la période de plus grande expansion de la verrerie nivernaise comme en témoigne la grande quantité de transactions commerciales relatives à son activité productive. Cette période de prospérité intensifie l'immigration : « Bien qu'au XVII^e siècle on puisse retenir le nom de quelques verriers d'origine locale – relèvera encore à ce propos J. Bellanger (1988, p. 190) – le Nivernais est devenu le fief des Altaristes ».

A Nevers et plus tard à Orléans, on ne se propose plus comme désormais ailleurs, une simple imitation du style de Murano, mais on expérimente et on trouve la voie pour une production bien caractérisée.

Le verre perd là son emploi fonctionnel pour tendre vers un idéal qui privilégie la création. Cette tendance est mise en évidence par une

série de contrats de vente qui remontent à cette époque. On y mentionne des coupes de « cristal raffiné », des vases jaspés, des flacons en « verre calcédoine », sarbacanes émaillées, boîtes à confitures et toutes sortes d'objets en cristal tels que : candélabres, tasses, bouteilles, bénitiers, verres décorés avec des boutons, des anneaux ou des représentations naturalistes en émail. On retrouve souvent ces pièces parmi les cadeaux pour les hôtes de marque de la ville : en juin 1622, le Procureur Général de Nevers acheta deux verres en cristal « avec ung couvert », « ung cerf de cristal raffiné » servant de vinaigrier, « ung poisson esmaillé, ung chien et un panier » pour les offrir à « Madame sœur du Roy » (Boutillier 1885, p. 49).

A partir de 1647, la responsabilité de la verrerie nivernaise passa à Giovanni Castellano, à qui Louis XIV en 1661 accorda la faculté de vendre ses produits dans les foires et marchés du Royaume et, en particulier, un monopole de trente ans sur la Loire de Nevers à Poitiers (9). On affirme dans les lettres patentes que « ledit maître, natif d'un bourg nommé Altare, a employé plusieurs années dans les pays étrangers à la recherche de la composition des matières propres à la verrerie et pour les émaux, et qu'il y a acquis par une longue expérience, tant de perfection, qu'il travaille des ouvrages de cristal et de verre raffiné aussi beaux que ceux qui ont le plus d'estime et qui se fabriquent parmi les étrangers » (Boutillier 1885, p. 71). L'appui de Mazarin et de Colbert permit à la verrerie un remarquable essor industriel tandis que sa production sut tenir comme le fait remarquer P. Bondois (1932, p. 7) « un très net caractère italien ».

En 1726, elle fut relevée par la famille Bormioli et ne perdit rien de son antique réputation. Dans le *Nouveau voyage de France, géographique, historique et curieux* publié à Paris en 1778, l'auteur définissait la fabrique nivernaise « le petit Murano de Venise pour la singularité des ouvrages qui s'y font » (Boutillier 1885, p. 99).

Au cours des années quatre-vingts, après une longue période de difficultés économiques, elle fut toutefois obligée de cesser définitivement son activité comme la plupart des fournaies de céramiques locales.

Bernardo Perrotto

Parmi les maîtres d'Altare qui opéraient en France, le personnage le plus important fut certainement Bernardo Perrotto. Après avoir travaillé à Nevers, au moins jusqu'en 1654, avec son oncle Giovanni Castellano, il s'en sépara, obtenant par la suite, en 1662, des lettres patentes lui permettant de fonder une verrerie là où il préférait. Son choix se porta sur Orléans, mais il n'apparaît pas certain que son activité ait commencé cette même année. La réalisation du projet requit en effet, outre le

recueil des fonds nécessaires, la successive autorisation formelle de la part du frère du roi, le duc Philippe d'Orléans et celle de Castellano qui accepta de partager son « monopole de la Loire ». Ces accords furent officiellement ratifiés par un privilège analogue accordé à Perotto en octobre 1665.

L'année suivante, l'Altariste s'associa à Dominique de Médé, baron de Saint-Colom et à Marie de La Haye Saint-Hilaire, marquise du Plessis « en covenant de travailler en l'art de verrerie, émaux et cristaux, soubz le nom dudit Perrot qui promet de faire des verres plus beaux qui soient en France » (Hennezel 1933, p. 338).

La fondation de la verrerie, qui se trouvait rue Notre-Dame de la Recouvrance, remonterait donc à cette époque. En décembre de la même année 1666, Bernardo Perrotto obtenait des lettres de naturalisation et une licence de trente ans pour la vente de ses produits sur tout le territoire de la France à condition de ne pas utiliser d'autre combustible que « le feu de terre » (il devait s'agir, très probablement, de l'anhracite).

Le verrier altariste se signala bien vite par son génie de créateur de nouvelles pâtes de verre et par un emploi décoratif et original d'émaux sur cuivre et autres matières. « Perrot fut le plus éminent verrier de son époque – a écrit à ce propos J. Barrelet (1953, p. 76) – ses inventions assurèrent pendant cinquante ans une réputation sans égale à la verrerie d'Orléans ». En affirmant avoir réussi à recomposer d'anciennes recettes disparues depuis des siècles, il se fit accorder en décembre 1668, par Louis XIV, un privilège spécial qui lui permettait d'utiliser en exclusivité quelques-unes de ses inventions, dont un nouveau type de verre rouge.

Le duc Philippe d'Orléans, en septembre 1671, confirma ce décret permettant à Perrotto de se qualifier comme son verrier officiel et d'apposer, partout où il le jugeait convenable, les armoiries ducales auprès de celles du roi. Le verrier (qui se paraît également du titre d'« Intendant de la verrerie d'Orléans » ou de « Maître de la verrerie royale d'Orléans ») ouvrait à cette époque à Paris un magasin de vente sur le « Quay de l'Orloge ».

Sa plus grande invention date des années 1668-1671 : il s'agit d'un nouveau procédé pour obtenir des glaces de grandes dimensions au moyen de coulage et laminage par des cylindres.

Cette méthode, modernisée au cours des temps, s'est universellement répandue et a été en usage jusqu'au début de notre siècle. C'est donc là une contribution fondamentale apportée par Perrotto à l'évolution de la technologie verrière, en vertu de laquelle, l'objectif protectionniste, appuyé par le roi, d'émanciper le marché français de l'importation des glaces et miroirs vénitiens put finalement se réaliser.

L'originalité de la production orléanaise était attestée en 1691 par A. Du Pradel, qui dans

son *Livre commode des adresses de Paris* notait : « M. Perrot, Maître de la Verrerie d'Orléans a trouvé le secret de contrefaire l'agate et la porcelaine avec le verre et les émaux. Il a pareillement trouvé le secret du rouge des anciens et celui de jeter le verre en moule pour faire des bas-reliefs et autres ornemens ». La tendance stylistique de la manufacture semble s'être approchée de très près de celle de Nevers, privilégiant une fabrication de luxe, qui satisfasse les goûts de l'aristocratie locale, de sorte que ce fut justement le monopole Nevers-Orléans qui exerça à cette époque en France l'influence la plus importante des différents centres de production « verrière ».

En Bretagne et Poitou (XVI^e-XVIII^e s.)

De considérables expériences artisanales « à la façon de Venise » furent toutefois réalisées par les maîtres d'Altare même dans le Nord-Ouest. A. André (1878, p. 383) a écrit qu'à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle « tout le pays nantais était plein d'établissements industriels de ces gentilshommes d'au delà des monts (...) Tous ces verriers italiens étaient parents ou alliés ». La plus ancienne présence altariste en Bretagne semble avoir été celle des Massari, actifs depuis 1564 à Javardan, où sera effectuée une production renommée de bouteilles, gourdes et bocaux en verre brun sous la direction de la même famille.

Vers la fin du XVI^e siècle, l'immigration des artisans ligures, auxquels on doit la création d'une vingtaine de fabriques dans la circonscription de Nantes, augmente progressivement. Parmi eux, Giovanni Ferro, en Bretagne depuis 1588, eut le rôle le plus important. Autorisé par Henri IV à fabriquer de la « vaisselle blanche », il établit des fournaies successivement à Nantes, à Machecoult (1598) et à Héric (1605). La fabrique de Nantes passa ensuite sous la direction de son neveu Antonio Rosso ; relevée par Giovanni Babino, elle fut depuis acquise par la famille Saroldi qui s'en occupa jusque vers la fin du XVIII^e siècle : « toutes ces familles italiennes le plus souvent naturalisées – a écrit J. Bellanger (1988, p. 105) – sont à l'origine de l'importante production de porcelaine de verre, spécialité de la région d'où elle gagna d'ailleurs les pays de la Loire ». A Nantes se sont en effet conservés des verres agathisés, opalins ou ponctués de rouge, de bleu et parfois de vert et de violet ; une production qui sera réalisée par les mêmes familles dans le Poitou.

Le flux migratoire des Altaristes en France va s'épuiser enfin au cours de la première moitié du XVIII^e siècle quand, avec l'apparition du cristal du Nord, on assiste en Europe à une profonde transformation du goût et au déclin de ce vaste courant d'expression qu'était « la façon de Venise ».

Notes

- (1) Ces moines dépendaient de l'abbaye de Saint-Honorat, dans les îles de Lérins (Piroto 1931, p. 18).
- (2) Archives d'État de Savone, not. Arnaldo Cumano.
- (3) et (4) Renseignements de Ferréol de Ferry, Conservateur honoraire des Archives dép. de Versailles.
- (5) Le Monferrat (qui comprenait Altare) était passé en 1536 sous la domination de la famille Gonzaga. C'est à elle justement qu'on doit, à partir de la fin du XVI^e siècle, l'importante présence, à Nevers, d'artisans d'Altare.
- (6) Bourg de la côte ligure, près de Savone.
- (7) Il est certain qu'au moins quelques-uns de ces Altaristes étaient aussi des céramistes.

- (8) A la même époque (janvier 1598) Henri IV, « voulant donner à ses sujets du pays de Normandie l'usage commun des ouvrages de verrerie comme chose qui leur est nécessaire », autorisa Vincenzo Buzzone et Tommaso Bertoluzzi, originaires d'Altare, à établir à Rouen une verrerie pour « verres de cristal, verres dorés, émaux et autres ouvrages qui se font à Venise et autres lieux et pays étrangers, et autres qu'ils pourront de nouveau inventer ». (Gerspach 1885, p. 234).
- (9) A l'exception toutefois des « verres de Venise et des verres de fougère verte qui n'auront pas été mis en couleur, lesquels peuvent être débités et vendus dans toute l'étendue du royaume en la manière accoutumée » (Boutillier 1885, p. 71).

Résumé

L'art du verre à Altare (petit bourg au nord-ouest de l'Italie, près de Savone) a ses origines, très probablement, vers le milieu du XII^e siècle. Les premières émigrations sont dues à l'expansion de l'industrie verrière et de son marché (XV^e siècle).

La mobilité des ouvriers d'Altare et l'admission dans leur corporation de verriers toscans et vénitiens déterminent l'acquisition de nouvelles techniques de travail et un éclectisme permettant aux artistes liguriens d'exporter dans toute l'Europe le style italien. Nevers et Orléans, durant le XVII^e siècle, sont la manifestation la plus éclatante de ce courant artistique.

Abstract

The art of glass at Altare (the small market town in the north-west of Italy, near Savona) has its origins probably towards the mid-12th century. The first emigrations are due to the expansion of the industrial glasswork and its commercialization (15th century).

The mobility of workers from Altare and the fact that Tuscan and Venetian glassworkers gained admission to their corporation led them to acquire new techniques and an eclectism allowing Ligurian artists to export the Italian style everywhere in Europe. Nevers and Orléans, during the seventeenth century, were the most remarkable demonstration of this artistic current.